

L'ère du dérisoire

André Vanasse

Volume 39, numéro 4 (232), août 1997

Écrire l'amour, encore...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31742ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vanasse, A. (1997). L'ère du dérisoire. *Liberté*, 39(4), 24–28.

ANDRÉ VANASSE*

L'ÈRE DU DÉRISOIRE

On connaît le grand rire kundérien. Il laisse clairement entendre qu'il n'y a pas d'absolu et qu'il est risible de croire à l'éternité des sentiments. L'amour est un leurre. Tout meurt, tout pourrit, tout pue. Riez, dit Kundera, car s'il vous vient à l'idée de courir après ces chimères que sont l'amour et les beaux sentiments, vous risquez d'en subir une insupportable souffrance.

Il est vrai que l'amour passion est un lieu de tourment. Denis de Rougemont l'a fort bien décrit du reste dans son essai (vieux maintenant et sans doute désuet) intitulé *L'Amour et l'Occident*. L'ultime en matière de sentiment, disait-il, c'est la passion amoureuse. Voici que l'Autre s'amène, qu'il s'empare de vous, de votre corps autant que de votre âme et voilà que vous êtes perdu. Vous êtes prêt à tout pour approcher l'être aimé, le toucher, l'étreindre. Vous êtes même disposé à renier votre famille, votre patrie, votre religion. Vous êtes Tristan, vous êtes Iseult. Vous êtes Roméo, vous êtes Juliette. Vous êtes Abélard, vous êtes Héloïse. Tout à coup, votre désir de l'Autre est tel que tout s'abolit autour de vous.

* Né à Montréal, en 1942. Professeur, critique, éditeur.

Publications récentes:

Avenue De Lorimier, roman, Montréal, XYZ éditeur, coll. «Romanichels», 1992.

Émile Nelligan. Le spasme de vivre, biographie romancée, Montréal, XYZ éditeur, coll. «Les grandes figures», 1996.

Cette vision fondée sur l'absolu, ancrée dans l'axe vertical, théocratique, transcendantal n'a plus cours de nos jours. Elle est caduque. À tout jamais déclassée depuis que Dieu n'existe plus et que toute trace d'éternité a été balayée avec Lui. Depuis, nous sommes aplatis. Nous vivons notre contingence. Nous sommes tragiquement voués à une écrasante immanence.

Non seulement l'idée de l'éternité est-elle niée, mais le concept même de durée s'en est allé. « L'amour est morte » a déjà dit Rutebeuf. Il ignorait qu'il disait une vérité qui serait le lot d'une bonne partie de l'humanité des siècles après qu'il eut rendu l'âme.

L'amour est morte en effet. L'amour passion autant que l'amour *agapè*, pour reprendre l'expression de Denis de Rougemont. Autour de nous, il n'y a que des esseulés qui rentrent chez eux et ferment leur porte à double tour.

Ainsi est née la postmodernité. Elle dit que le JE est irrémédiablement appelé à errer sur terre et qu'il est bon qu'il en soit ainsi. Maître de soi et solitaire. Car à qui faire confiance ? À celui ou à celle qui nous trompera et qui, devant nos pleurs et nos cris, n'aura qu'un silence gêné à nous opposer, pire, un sourire, un petit rire.

Vaut mieux éviter les affres de la passion. Vaut surtout mieux la nier d'entrée de jeu, la considérer comme une immense faiblesse des sens. Il faut faire l'amour comme le schizophrène : la bite pointée, mais la tête ailleurs. Et puis, quand c'est terminé, repartir comme si de rien n'était.

Comment en sommes-nous arrivés là ? À vrai dire, ce grand renversement ne date pas d'hier. Il est né au siècle des Lumières. De ce siècle qui affirme la primauté de la raison sur le sentiment. L'Amour est non seulement un jeu du hasard, mais quiconque s'y livre court à sa perte. C'est ce que révélait l'abbé Prévost dans *Manon Lescaut*. Pauvre des Grieux, endolori et affolé, courant derrière Manon, toujours étonné qu'elle puisse le tromper sans remords (ou presque !) alors qu'il lui a tout donné, y compris sa dignité.

Des Grieux voit bien qu'il ne peut aucunement faire confiance à Manon. Et pourtant, il persiste, car il n'arrive pas à croire que cette femme qui dit l'aimer puisse le trahir sans vergogne et se jeter dans ses bras l'instant d'après. Il y a quelque chose là qui le laisse ahuri, consterné, lui qui a fui le Dieu de son séminaire pour se mettre au service de celle qu'il vénère. Et des Grieux a raison. Manon est l'incarnation de son siècle, à cette particularité près qu'elle l'ignore. Elle en est pour ainsi dire l'expression inconsciente, contrairement à Valmont et à Mme de Merteuil des *Liaisons dangereuses*. Ces deux-là ont compris que les dés sont pipés et qu'il ne sert à rien d'aimer. Ce qui importe, c'est la victoire: coucher l'autre dans son lit, lui coller les deux épaules, l'écraser d'un baiser, lancer le cri de la victoire...

Est-ce réactionnaire, ce que je dis? Sûrement. J'appartiens sans doute à cette catégorie (peu nombreuse et qui ne le crie pas) qui trouve infiniment dommage que les choses en soient rendues là. René Girard avait raison de dire dans son livre remarquable, *Mensonge romantique et vérité romanesque*, que la mort de Dieu a jeté l'Homme dans un grand désarroi. La seule vérité qu'il lui reste dorénavant, c'est lui et lui seul. C'est peu. C'est trop. C'est insupportable.

Ce qui me frappe quand je regarde la société dans laquelle je vis, c'est que les gens sont de plus en plus esseulés. L'amour est morte effectivement. Elle est si éphémère, en tout cas, que les couples se défont plus vite qu'ils n'ont pris de temps à se constituer. Le sentiment d'échec est si ancré en chacun de nous que même l'idée de recommencer apparaît comme inutile. Chacun fait donc sa vie de son côté pendant que d'autres, en désespoir de cause, avec un geste ultime et dérisoire, placent une petite annonce sous la rubrique «Rencontre»! Qui sait? Peut-être l'oiseau rare viendra-t-il nous effleurer de son

aile? Et on peut lire des pages entières où, en deux ou trois lignes, chacun tente d'imprimer à même une encre fort délétère une partie de son essence. On jette sa personne à la poste. On joue avec le feu parce qu'on a perdu la flamme et qu'on croit qu'il suffira d'une étincelle pour que le foyer se ravive. On espère. On trouve parfois. On se dit que tout n'est pas perdu puisque des milliers de cœurs en manque d'amour courent après la même chimère. On rêve, faute de pouvoir aimer. On bovaryse...

Les plus cyniques, eux, ont cessé de croire depuis longtemps. Ils regardent d'un œil amusé ces anonymes qui courent après la fortune amoureuse et qui dépensent des énergies folles en des poursuites vaines. Aimer n'a plus de sens.

Ces cyniques dénoncent la littérature rose – Harlequin autant que les téléromans sans fin –, cette littérature qui fait vibrer des milliards de lecteurs et de téléspectateurs. Ils disent que tout cela est de la frime, des rimes.

Il se trouve que je pense le contraire. Que je crois à l'amour malgré ses vicissitudes, que je pense que l'amitié l'emporte sur toute chose, y inclus la littérature.

Car j'ai compris que la littérature est un acte encore plus dérisoire que les grands sentiments, qu'un roman dure trois mois, rarement plus, que les stars qu'on vénère aujourd'hui seront à peu près toutes mortes dans dix ans et qu'il ne restera rien des énergies que tel écrivain aura dépensées à vouloir à tout prix se projeter sur la place publique pour une reconnaissance qui lui sera venue ou pas. Au mieux, il aura accompli un acte qui lui tenait à cœur. Il aura écrit les deux ou trois choses qu'il jugeait essentielles. Il aura consacré quelques années de sa vie à distiller sur le papier quelques vérités qui, pense-t-il encore fermement, auraient dû durer. Mais la vie est ainsi faite que nous vivons dans l'ère de la surconsommation et qu'une idée n'attend pas l'autre pour la remplacer.

Je me dis surtout que, si les livres que j'ai publiés sont déjà presque oubliés, mes amis, eux, sont restés. Ils sont là depuis trente-cinq ans. Avec eux, je fais la fête. Je suis souvent heureux. Et quand je le dis à Céline, la femme de mon ami André, elle pleure tant cette vérité la réconforte.

Je me dis aussi que je suis chanceux. J'aime Nicole depuis si longtemps qu'il m'apparaît de plus en plus évident que je l'aimerai toute ma vie. Je m'en réjouis.

Ne croyez pas pour autant que j'ai les yeux fermés. J'écoute. J'entends. Parfois j'applaudis. Il m'arrive même de me sentir dépassé par les événements et de me dire que peut-être je vis dans un autre temps. Cela m'attriste. J'ai tant voulu battre au rythme de mon temps, aller même au-devant...

Cela su, je n'éprouve aucun regret. Toute ma vie, j'ai voulu rester fidèle à mes sentiments. J'ai toujours été convaincu que la passion seule existait et que le reste était de peu d'importance. Les idées, surtout, qui se font et se défont à la vitesse du son! Beaucoup de bruit, une rumeur puis le silence. Et le cycle recommence...

J'ai peut-être tort. Je m'en fous. J'aime. Je l'écris. Toujours et encore...

C'est ma seule raison de vivre!